

# NOTES CRITIQUES

## *Sur les voies ouvertes par Marc Bloch* Esclavage et Servage au moyen âge

Pour que l'esclavage se développe dans une société humaine, il suffit que ses membres puissent se procurer à peu de frais des êtres exclus de la communauté et maintenus hors du droit commun du fait de leur origine ou de leurs croyances. La valeur marchande du cheptel humain doit être en effet relativement faible, en rapport avec le rendement limité du travail servile. Comme l'esclave se reproduit mal et lentement, le problème principal est donc de recrutement. C'est pourquoi les sociétés esclavagistes sont d'abord les nations de proie, engagées dans un combat permanent et acharné contre des peuplades réputées inférieures ; ce sont aussi, mais accessoirement, celles qui, dans une posture économique spécialement favorable, peuvent acheter les esclaves à ceux qui les capturent et organiser le difficile transport de cette marchandise. Les conditions politiques et militaires sont cependant déterminantes et l'esclavage est toujours prêt à renaître. Nombre d'entre nous, prisonniers, déportés, victimes d'une armée ou d'une police victorieuses, en ont fait récemment la douloureuse expérience. Mais l'histoire de l'esclavage n'est pas encore écrite. Aussi doit-on considérer avec le plus grand intérêt l'entreprise de M. CHARLES VERLINDEN, grand connaisseur de l'Espagne du moyen âge, qui commence l'étude de l'esclavage dans l'Europe médiévale. Consacré à l'Espagne et à la France, le premier volume de cet ouvrage vient de paraître <sup>1</sup>.

Dans l'histoire de la servitude, le moyen âge est en effet en Europe une période particulièrement importante. La ruralisation de l'économie, son ankylose progressive, l'allongement des distances qui en résulta, l'apaisement des antagonismes entre les différents peuples d'Occident, intégrés peu à peu dans la *societas christiana*, dont les membres, frères en Christ, ne pouvaient décemment se réduire mutuellement en esclavage, le recul des frontières de la chrétienté, — ont en quelques siècles (l'évolution s'achève en Gaule centrale à la fin du VII<sup>e</sup>) provoqué la raréfaction des esclaves ainsi qu'une transformation complète de la notion même de servitude. Celle-ci devint une dépendance personnelle et héréditaire, n'astreignant plus qu'à un « service » limité par la coutume et compensé par des avantages attendus du maître : le servage se substitua à l'esclavage. De celui-ci

1. *L'esclavage dans l'Europe médiévale*, Tome I : *Péninsule ibérique - France*, Bruges, Publications de l'Université de Gand, 1955 ; in-8°, 930 p.

ne subsista plus — outre de tenaces habitudes de vocabulaire — qu'un trafic de transit ; il faisait au IX<sup>e</sup> siècle la fortune de ces négociants juifs protégés des empereurs qui, par Verdun et la vallée du Rhône, conduisaient vers les marchés musulmans les femmes, les jeunes garçons et les eunuques raziés aux confins païens de l'Est. Mais ces traversées elles-mêmes s'espacèrent et disparurent, condamnées par les difficultés du transport terrestre.

Toutefois, l'esclavage resta vivace aux lisières du monde chrétien, sur celles du Sud en particulier que décrit en partie ce livre. Il se maintint sans interruption sur le rivage méditerranéen de la France, de Nice à Arles, d'Aix à Montpellier et à Perpignan, et surtout dans la péninsule ibérique. Celle-ci était en effet traversée par la ligne d'affrontement la plus franche entre chrétiens et mécréants. Front terrestre d'abord, puis front de mer, où la razzia fit peu à peu place à la traite : les Catalans qui, au XIII<sup>e</sup> siècle, étaient surtout vendeurs de Sarrasins en Italie, achetaient aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles à Gênes, à Palerme, à Candie, des Tartares, des Russes, des Balkaniques, voire des Sardes. Bien des traits montrent combien étroitement l'esclavage resta lié à la proximité d'un front d'attaque ou de la mer : en Galice, très rapidement au XII<sup>e</sup> siècle, à mesure que la reconquête progressait vers le Sud, les prisonniers de guerre musulmans, vite convertis, se fondirent dans la population paysanne, devinrent des *homines de criatione*, des serfs ; alors que la servitude personnelle gardait toute sa vigueur en Catalogne et que, dès le milieu du XV<sup>e</sup> siècle, l'essor de la navigation océane permettait aux Portugais de remplacer sur les marchés africains les intermédiaires musulmans, alors commença la traite moderne, la traite de masse, de plus en plus destinée à l'économie coloniale, et qui en ses débuts scandalisa les contemporains. Tout au long du moyen âge donc, l'esclavage occupa une large place dans « la conscience sociale du monde méditerranéen ». D'une part menace constante du raid imprévu venu de la mer, organisation minutieuse du rachat des captifs chrétiens ; d'autre part, présence des esclaves du haut en bas de la société. Particulièrement nombreux aux Baléares (à Ibiza en 1385, selon un mandement de Jaime III, *totes les obras rusticales quas fan en la dita illa se fan per mans de catius*, et l'ordonnance de 1387 soumet les esclaves de Majorque, où il existait des propriétaires de soixante captifs et plus, à une très étroite surveillance par crainte d'une insurrection générale), les esclaves, très souvent baptisés et de toute origine — évoquons le monastère aragonais de Montealegre où en 1439 un captif « éthiopien » tua un Russe, son compagnon de chaîne — étaient partout sur le littoral méditerranéen de l'Espagne, dans les plus humbles bourgades et aux mains de toutes gens. Les villes surtout en étaient pleines : à Barcelone et à Valence, les affranchis noirs formaient des confréries pieuses. Manumissions ou évasions étaient affaires courantes, — et pressants les problèmes de morale sexuelle que posait la présence de tant de captives, entretenues dans la maison avec leurs bâtards ou louées pour la prostitution dans les auberges.



Fruit de dépouillements extrêmement étendus, le dossier que publie M. Verlinden est d'une étonnante richesse. Pourtant le livre, — le très gros livre, — n'est pas entièrement satisfaisant. Par son agencement d'abord. Il comporte deux grands casiers : péninsule ibérique, France. Division régionale, d'accord. Mais devait-on en choisir une qui, pour le haut moyen âge, séparât l'esclave wisigothique de l'esclave burgonde soumis pratiquement au même statut, qui, pour le xv<sup>e</sup> siècle, séparât le Roussillon de la Catalogne ? Et dans chaque armoire, des tiroirs bien isolés : les Mérovingiens, puis les Carolingiens — les esclaves maures, les tartares, les russes, les grecs, etc., — après « l'esclave devant la justice », « l'esclave objet de droit ». Dans ces tiroirs, des fiches souvent plusieurs fois reproduites évidemment (l'histoire de Jordi le Tartare qui chercha la liberté au delà des Pyrénées est évoquée au moins trois fois), très précieuses certes et qui fournissent une masse énorme de renseignements de première valeur, mais qui ne permettent pas, telles qu'elles sont présentées, de prendre immédiatement une vue claire des vrais problèmes, de suivre les lignes majeures de l'évolution. Tous les matériaux sont rassemblés, bien taillés, déjà ajustés ici et là, mais la construction n'est pas vraiment faite.

En outre, — et sans insister sur certaines insuffisances de détail, telle l'adhésion entière et sans discussion, p. 718, aux thèses de M. Lombard qui ont fait l'objet récemment de critiques notables, — je regrette pour ma part qu'une question fondamentale, le passage de l'esclavage au servage, ait été si rapidement expédiée. Seulement 26 pages, souvent obscures (que signifie cette définition p. 743 : « Le serf est serf parce qu'il dépend d'un seigneur et non d'un maître », quand on sait que dans les documents des xi<sup>e</sup> et xii<sup>e</sup> siècles dont il peut s'agir ici, « seigneur » et « maître », à propos des dépendants paysans, ne sont jamais exprimés que par un même terme, *dominus*) et qui se réfèrent presque uniquement aux travaux de Marc Bloch, bien dépassés sur ce point. On n'admet plus maintenant que cheutage, formariage et mainmorte aient été les trois critères du servage. L'auteur ne paraît pas s'en douter. Il est vrai qu'il ignore les études, remarquables et déjà anciennes, de Déléage sur le servage franc, et que, nous apprend-il, il ne partage pas les vues exposées par M. L. Verriest dans ses *Institutions médiévales*, qui méritaient au moins discussion. Le problème est pourtant d'importance. On n'attendait pas certes qu'il fût résolu, ni même traité longuement. Du moins importait-il de le poser dans des termes qui répondissent à l'état actuel de la recherche. De plus, il semblait nécessaire, pour bien saisir l'évolution de l'esclavage, d'ébaucher au moins

## ANNALES

l'histoire du mot *servus*, du mot *sclavus* et de leurs équivalents en dialectes vulgaires <sup>1</sup>.

Que ces critiques toutefois ne fassent pas douter de la richesse et de la grande importance de ce livre. Il est du plus haut intérêt de disposer maintenant d'un répertoire aussi minutieusement et fermement établi de tous les témoignages sur cet aspect jusqu'ici mal connu des sociétés médiévales. Souhaitons que les deux autres tomes ne tardent pas à paraître.

GEORGES DUBY.

1. On sait depuis Marc Bloch l'importance de ces études de vocabulaire. Est-il bien sûr que cette Marie, *serva et ancilla*, qui épouse au xv<sup>e</sup> siècle un domestique aixois (p. 807) soit une esclave, et non pas une servante ?